

Krystyna Antkowiak

DÉBAT DE LA NATURE ET DE LA CULTURE
– LA MAL MARIÉE DANS L'HEPTAMÉRON

Le thème médiéval de la mal mariée, entendu au sens le plus large, comprend non seulement le thème d'une femme malheureuse dans le mariage, mais aussi celui des jeunes filles dont les amours sont contrariés et des conséquences que ces contrariétés entraînent (une jeune fille entre au couvent), ou bien celui des jeunes filles trop rigoureuses et abandonnées à cause de leur rigueur.

Toutes ces variantes se retrouvent dans l'oeuvre de Marguerite de Navarre. Cependant elle n'a pas suivi fidèlement ce thème; „si la morale des chansons des femmes est en général loin d'être exemplaire, les nouvelles de l'*Heptaméron* nous montrent des situations où les mal mariées restent vertueuses, ce qui apporte une certaine modification de notre thème”¹.

Cette modification qui semble, à mon avis, très significative, mérite d'être examinée de plus près.

La mal mariée, c'est une épouse malheureuse dans le mariage. Jeune et belle, elle est mariée à un homme vieux et laid qui la fait épier par une vieille et qu'elle voudrait voir mourir puisqu'il l'empêche d'en aimer un autre, plus jeune et mieux choisi; bref, il est question d'une jeune épouse que son vieux mari emprisonne pour qu'elle ne le trompe pas avec un homme plus jeune et plus beau que lui.

S'il arrive même qu'elle soit battue par son mari jaloux, il ne faut pas trop s'attendrir sur elle: elle prendra sa revanche et couchera avec celui qu'elle aime:

Or sais bien ce que ferai
et comment me vengerai
mon ami enlacerai nuette².

¹ K. Kupisz, *La mal mariée et l'„Heptaméron”*, „Zagadnienia Rodzajów Literackich”, t. 21, z. 1, p. 23–40.

² *Ballade de la mal mariée*, citée d'après D a i x, *Naissance de la poésie française*, Paris 1958, vol. 1, p. 81.

Ce qui est aussi significatif, c'est que cette mal mariée médiévale „ne se fait pas de scrupules quant à la morale conjugale”³, elle ne sent aucun remords d'avoir été infidèle: elle est persuadée qu'étant jeune et belle, elle a pleinement le droit de tromper son mari laid et vieux.

Il est vieux et rassoté,
glouton comme loup,
il est maigre et pélé
et a de la toux.
Il est plein de saletés
tout perfide et tout roux,
Il a bien mérité
d'être fait cocu par vous⁴.

L'incompatibilité du mariage envisagée du point de vue de la nature constitue donc la justification et l'absolution de l'infidélité de la femme. Dans cette situation on ne sait même pas s'il est juste, sans commettre un anachronisme en appliquant nos critères à une mentalité tout à fait différente, de soutenir que „la morale des chansons des femmes est en général loin d'être exemplaire”⁵. La morale qui se laisse voir dans ces textes c'est, si l'on peut ainsi dire, „la morale naturelle” ou „la morale de la nature”, d'après laquelle tout ce qui est conforme aux lois de la nature l'est aussi à la morale. C'est pourquoi les amants médiévaux n'hésitent pas à se réclamer de Dieu:

Si Dieu veut, le jaloux mourra
et j'aurai me mie. [...]
A Dieu recommande mes amours
qui me les garde⁶.

Dieu favorise les amants parce que leur amour est conforme aux lois de la nature, créées par Dieu, il n'y a donc pas d'opposition entre ce qui est biologique et physiologique, ce qui, dans l'être humain, tient de la nature, et ce qui est en lui spirituel, moral, ce qui tient de la culture.

Par contre, une tension entre la nature et la culture, tension qui n'est propre qu'à un être humain dont elle semble constituer la nature même, est manifeste dans l'*Heptaméron*, dans les nouvelles qui développent le thème de la mal mariée.

³ K. Kupisz, article cité, p. 24.

⁴ *Romance*, cité d'après Daix, *op. cit.*, p. 186.

⁵ K. Kupisz, art. cité, p. 38.

⁶ *Romance*, p. 186.

Abstraction faite de la XXV^e nouvelle où Marguerite ne condamne pas l'épouse infidèle d'un avocat parce que tout simplement elle ne s'occupe pas d'elle et fixe son attention sur le jeune prince qui, après avoir couché avec la dame en question, allait ensuite à l'église „dire ses oraisons”, dans les autres nouvelles qui abordent ce thème, „les mal mariées restent vertueuses” ou bien Marguerite condamne l'infidélité. C'est ainsi qu'en racontant l'histoire d'une héroïne dont le vieux mari était souvent absent de la maison à cause de ses fonctions à la cour (VI^e n.), elle écrit que ces absences mal à propos furent „occasion dont elle oublia son honneur et conscience qu'elle alla aimer un jeune homme” (p. 77)⁷. La morale conjugale est donc pour Marguerite plus importante que les lois de la nature, le fait d'avoir un mari vieux et infirme ne justifie pas l'infidélité. Bien qu'une pareille situation soit difficile, elle ne doit pas mener nécessairement au péché si la femme cherche son appui en Dieu.

C'est bien la même idée que la reine laisse se dégager de la XIII^e n. qui semble constituer un vrai contrepoint au message naturiste du thème de la mal mariée. On y parle d'une femme „fort dévote, mariée à un gentilhomme de pareille volonté” (p. 139). Tous les deux sont donc pieux, ce qui n'est peut-être pas sans importance. La dame „combien que son mari fut vieux, et elle belle et jeune, si est ce qu'elle le servait et aimait comme le plus beau et le plus jeune homme du monde” (p. 139). Pour ne pas lui donner l'occasion d'être inquiet ou jaloux, elle a renoncé à la vie mondaine (à laquelle étant belle et jeune elle avait parfaitement droit) „mettant tout son plaisir et recreation au service de Dieu”.

Et, en effet, aidée de sa piété et de sa vertu, elle a réussi à maîtriser la nature, les besoins de sa jeunesse et de sa beauté physique. Pour ne pas faire d'infraction à la morale conjugale, lorsqu'un jeune homme tombe amoureux d'elle, elle lui inspire un tel respect qu'il l'aimera pour sa vertu et ne cherchera jamais rien qui puisse diminuer son honnêteté. En plus, lui qui n'était ni un chrétien très pieux, ni un mari trop tendre pour son épouse, se repentit de ses imperfections et promet de se corriger. C'est ainsi que la situation qui par sa nature même aurait pu conduire au péché et au scandale, grâce à la vertu de la femme est devenue la source du bonheur et de l'édification de deux couples.

La XV^e n. apporte au début une autre situation. Cette fois une femme jeune, „belle, riche et de bonne maison” est malheureuse dans le mariage bien que, à la différence de la mal mariée médiévale, elle ne soit pas mariée à un vieillard repoussant mais à un homme „honnête, beau et plein de toute bonne grâce” (p. 159). Celui-ci n'est pas du tout jaloux (à la différence du tyran

⁷ Toutes les citations renvoient à l'édition de M. François dans la collection Flammarion, 1982.

médiéval) mais il néglige sa femme; puisque „toutes les dames de la cour (faisaient de lui) bien grand cas (il) tenait si peu compte d'elle qu'à peine en un an couchait-il une nuit avec elle" (p. 159). La situation est donc inverse de celle que présentait habituellement le lyrisme médiéval, c'est la femme qui aime son mari et n'est pas aimée de lui, bien qu'il n'y ait entre eux aucune incompatibilité physique.

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, la première réaction de l'épouse délaissée n'est pas le désir de lui rendre la pareille. Elle aime tellement son mari qu'ayant appris qu'il en aimait une autre, elle „prit une telle mélancolie qu'elle ne se voulait plus habiller que de noir ni se trouver en lieu où l'on fit bonne chère" (p. 160). Ce n'est qu'après un certain temps qu'elle trouve un ami qui la console, ce qui n'est peut-être pas un acte de vengeance à cause de l'amour propre blessé mais s'accorde plutôt, ce que Marguerite tient à souligner, à la loi psychologique selon laquelle „ainsi que une extrême joie est occupée par pleurs, aussi extrême ennui prend fin par quelque joie" (p. 160), d'autant plus qu'en général la mélancolie ne loge pas trop longtemps dans un cœur jeune. D'autre part, Marguerite fait comprendre que la jeune femme se ressentait plus de l'indifférence de son mari sur le plan affectif que sur le plan sexuel; „ce qui plus lui était insupportable, c'est que jamais il ne parlait à elle, ni lui faisait signe d'amitié" (p. 159). Elle avait surtout besoin de se sentir aimée et acceptée, ce qui est caractéristique de tous les contacts interhumains, non seulement érotiques. Rien d'étonnant donc à ce que „délaissée de celui qui la devait aimer, et d'autre côté aimée et requise d'un [...] beau prince, se tient bien heureuse d'être en sa bonne grâce" (p. 160). Lorsqu'il se sera avéré indigne de son amitié et l'aura délaissée sur l'ordre du roi, elle prendra un autre ami, mais les raisons de ces deux unions étant psychologiques, elles demeureront chastes. Si, au commencement, au moins, elle n'a pas commis le péché d'adultère, il faut qu'il y ait un autre système de valeurs auquel elle aurait pu se rapporter. Ce système, elle le définit elle-même explicitement lors de la discussion avec son mari: „combien que le peu d'amour que j'ai l'occasion de vous porter me donnait excuse de ne vous tenir foi ni loyauté, l'amour toutefois que j'ai à Dieu seul et à mon honneur m'ont jusqu'ici gardée d'avoir fait chose dont j'aie besoin de confession ou crainte de honte" (p. 166). Outre les lois de la nature (biologie, beauté physique) et des raisons psychologiques (envie et revanche) il y en avait d'autres qui comptaient pour elle: l'amour de Dieu, dont il faut respecter les commandements, et l'honneur féminin. C'est pourquoi entre l'héroïne et ses amis il n'y a eu aucune privauté, à savoir l'union charnelle, même si cela serait justifiable du point de vue purement humain. On voit bien que, dans cette histoire comme auparavant, la nature se soumet à la morale, et le spirituel triomphe de ce qui est charnel.

Les héroïnes des XXXVII^e et XXXVIII^e nn., deux épouses exemplaires trompées par leur mari, ne cherchent pas non plus à se venger. Comme dans la

XV^e n., l'incompatibilité biologique n'est pas ici la cause de leur infortune (ce qui constitue une modification considérable du thème médiéval): l'héroïne de la XXXVII^e n. est estimée pour sa sagesse et sa vertu, elle conduit bien sa maison, elle a donné à son mari „plusieurs beaux enfants” (p. 320); celle de XXXVIII^e n. est „une bourgeoise belle et honnête”, „pour ses vertus non seulement aimée, mais crainte et estimée de son mari” (p. 324). Toutes les deux sont délaissées au profit des servantes, „suivant la fragilité des hommes qui s'ennuyent de manger bon pain” (p. 324).

La première, ayant appris l'infidélité de son mari, tombe dans une telle mélancolie qu'elle néglige les affaires de la maison, et ensuite, après avoir compris le tort qu'elle faisait à ses enfants, essaye „par tous les moyens de regagner l'amour de son mari” (p. 321). Et même si, ayant procédé pendant toute une année avec une extrême patience, elle a enfin recouru à un moyen assez violent, toujours est-il qu'elle se souciait surtout du bien de ses enfants et de l'âme de son mari – l'amour-propre ne comptait pas pour elle.

Le comportement de la deuxième héroïne est encore plus surprenant: ayant constaté que son mari revenait „morfondu” des visites chez sa maîtresse, elle est allée voir dans quelles conditions celle-ci habitait. Ayant trouvé sa maison pauvre et peu confortable, elle lui a donné de l'argent pour qu'elle puisse accueillir son mari infidèle avec plus de soin.

Même si la véridicité psychologique de cette aventure peut paraître douteuse, on y trouve pourtant un bel exemple d'une femme qui a su maîtriser son amour-propre au profit de l'amour de son prochain. L'affection qu'elle portait à son mari n'était donc pas une passion amoureuse qui par sa nature même est égoïste, mais de la charité chrétienne qui exige qu'on se penche avec compassion sur un pécheur et qu'on pardonne à celui qui nous fait du mal. Cette attitude évangélique a apporté d'heureux résultats: le mari „après avoir donné l'argent à sa métayère, la priant pour l'advenir vouloir vivre en femme de bien, s'en retourna à sa femme”. Et la nouvelle de s'achever comme un conte des fées: „Et depuis vécurent en bonne paix, laissant entièrement la vie passée” (p. 325). Ce qui est important, c'est que Marguerite semble souligner avec une insistance particulière que ce miracle n'est survenu que grâce à la douceur de la femme: „sans le moyen de cette grande douceur et bonté il était impossible qu'il eut jamais laissé la vie qu'il menait” (p. 325). Ainsi semble-t-elle suggérer que les époux doivent chercher la solution des conflits conjugaux dans l'enseignement évangélique qui veut qu'on se pardonne et qu'on rende le bien pour le mal. Retenons que, cette fois aussi, le spirituel s'est montré plus fort que la réaction psychologiquement et physiquement naturelle” (envie de revanche) et que l'infortune de ces deux femmes dans le mariage a sa source (ce qui modifie le thème médiéval) dans le psychisme de l'homme.

La même idée de la supériorité du spirituel préside à la façon dont Marguerite modifie le thème de la mal mariée, dans l'histoire d'une jeune fille dont l'amour est contrarié par des raisons extérieures.

Le lyrisme médiéval nous a laissé le portrait d'une jeune fille qui aime de tout son coeur, qui trouve toujours les moyens de surmonter les obstacles, qui sait même tenir tête à sa mère, si celle-ci refuse un mari qu'elle voudrait. Cette jeune passionnée se donne amoureusement, sans songer au lendemain et sans se soucier de l'opinion parce que sa jeunesse, sa beauté et surtout son besoin d'aimer, dont elle ne cache pas les manifestations physiologiques, la justifient:

tant me point la mamelette
que n'y puis durer;
raison est que m'entremette
aux doux maux d'aimer⁸.

La modification que la reine de Navarre a apporté à ce tableau se fait voir dans le portrait des héroïnes de deux nouvelles (XIX et XXI): Poline (XIX), demoiselle qui vivait „dans la maison de la duchesse”, Rolandine (XXI), une des „plusieurs filles de grandes et bonnes maisons” qui vivaient dans l'entourage de la reine.

Tout comme des jeunes filles simples du lyrisme médiéval, les deux aristocrates aiment de tout leur coeur et sont payées de retour. Poline est „aimée d'un gentilhomme, serviteur du marquis”, mais tous les deux étant pauvres, le marquis et la marquise les empêchent de se marier „leur remontrant que si le mariage se faisait, ils seraient les plus pauvres et misérables de toute l'Italie” (p. 187). Sans espérance de s'épouser, tous les deux „entrent en religion”.

Même si le dénouement de cette histoire est conforme au thème traditionnel de la fille qui cache sa déception dans le couvent⁹, il est impossible de ne pas remarquer que dans la chanson médiévale la jeune fille prend le voile contre sa volonté et qu'elle s'en plaint tandis que Poline n'est pas forcée d'entrer au couvent; c'est elle qui décide elle-même „de laisser entièrement le monde”, ce qui n'est pour elle ni une consolation, ni un pis aller. C'est de sa propre volonté qu'elle „se délibéra de mettre à l'exécution le désir qu'elle avait de rendre la fin de leur amitié semblable en habit, état et forme de vivre” (p. 193). C'était aussi pour elle une autre façon de partager le destin de celui qu'elle aimait: „je suis délibérée de prendre l'état, la robe et la vie telle que je vois la vôtre, sans m'enquérir quel il y fait. Car si vous y avez du bien, j'en aurai ma part, et si vous recevez du mal, je n'en veux être exempte” (p. 194). Elle considère la vie au couvent, où tous les deux auront plus de loisir de contempler „la Beauté divine”, comme une suite logique à leur amour qui était toujours chaste et constituait ainsi un degré vers l'amour de Dieu: „Car par tel chemin que vous irez au paradis je veux vous suivre, étant assurée que Celui qui est le vrai,

⁸ Cité d'après Daix, *op. cit.*, p. 188.

⁹ K. Kupisz, art. cité, p. 31.

parfait et digne d'être nommé Amour, nous a tirés à son service, par une amitié honnête et raisonnable, laquelle il convertira par son saint Esprit du tout en lui" (p. 194). Leur mariage étant impossible dans la vie terrestre, ils ont la possibilité d'une union qui n'engage pas les corps mais les âmes. C'est pourquoi Poline peut dire à son ami devenu moine qu'il faut „oublier le corps qui périt et tient du vieil Adam, pour recevoir et revêtir celui de notre époux Jésus Christ" (p. 194). Lorsque sa maîtresse veut la détourner de son projet, elle répond dignement que si elle a pu „lui ôter un mari de chair", elle ne doit pas „chercher de la vouloir séparer de Celui qui est immortel et invisible" (p. 195).

A la différence des jeunes filles des textes médiévaux, Poline ne cherche pas à surmonter les obstacles qui contrarient son amour. Par souci de discrétion, lorsqu'elle s'évanouit en apprenant que son ami a décidé de se faire moine, elle est honteuse d'avoir montré son affection. Si elle remet à plus tard son entrée au couvent, c'est pour que les gens ne sachent pas qu'elle en était la vraie raison: „si mon honneur eut permis qu'aussitôt que vous je me fusse osée mettre en religion, je n'eusse tant attendu. Mais ayant rompu par une patience les opinions de ceux qui plutôt jugent mal que bien [...]" (p. 194). Son drame d'amour ne se déroule pas pour elle dans le cadre mondain: l'union avec son bien-aimé y étant impossible, elle sait qu'ils ont une autre possibilité, celle de s'unir dans la vie spirituelle qui est affranchie de toute convenance mondaine.

L'héroïne de la XXI^e n., Rolandine, est une „jeune fille, sage et vertueuse qui par la négligence de son père et par le dédain de sa maîtresse [...] demeure longtemps sans être mariée" (p. 206). A l'âge de trente ans elle tombe amoureuse d'un homme qui n'est ni riche ni beau, mais „autant gentil compagnon et homme de bien qu'il fut de son temps" (p. 206).

Lorsque sa gouvernante lui fait remarquer que chacun sera scandalisé de cette alliance avec quelqu'un qui n'est „assez riche pour l'épouser, ni assez beau pour être ami" (p. 206), Rolandine répond qu'elle a toujours fui „ceux qui sont beaux et jeunes de peur de tomber dans les inconvenients où elle a vu d'autres" (p. 206). Elle se rendait donc compte de la force du charnel et fuyait les situations où il aurait pu triompher. Celui qu'elle aime, elle l'a choisi parce qu'il était „sage et vertueux". Leur amour repose donc sur l'admiration pour la vertu et la sagesse, et il n'est pas, comme dans le lyrisme médiéval, déterminé par les besoins biologiques. Dans la suite de leur histoire, „ils se donnèrent chacun un anneau en nom de mariage, et se baisèrent en l'église devant Dieu qu'ils prirent en témoin de leur promesse" (p. 210). On se tromperait pourtant à y voir un dénouement banal, lorsque les deux amoureux, mariés contre la volonté de leurs parents, vont enfin profiter de tous leurs droits conjugaux. Rolandine, bien qu'elle sache qu'à son âge elle a le droit de se marier contre la volonté de son père, sans que celui-ci puisse la deshériter, et que son mariage avec un homme sage et vertueux n'offense pas Dieu, demande à son mari, pour

prouver que l'amour qu'elle lui portait était fondé sur „la vertu et l'honneur”, de ne pas consommer le mariage avant le consentement ou la mort de son père. La piété filiale s'avère plus forte que la nature (l'amour réciproque de deux jeunes gens), plus forte même que le droit canon qui admettait la validité d'un tel mariage et en autorisait la consommation. Tandis que son père ne s'est pas montré soucieux de sa fille, elle, dans sa générosité, ne lui garde pas rancune et continue à l'aimer et à l'estimer.

La supériorité du spirituel sur la chair, que Marguerite prône dans cette nouvelle, se manifeste encore plus lorsque Rolandine refuse l'annulation de son mariage, bien que plusieurs gens d'Eglise affirment que „puis qu'il n'y avait eu en son mariage que la parole, il se pouvait facilement défaire” (p. 220). Ce qui est significatif, c'est qu'elle se montre plus obéissante à ses principes qu'à son amour-propre. Lorsque son mari tombe amoureux d'une autre femme et que son père lui conseille d'abandonner l'inconstant, „nonobstant qu'elle fut tourmentée jusqu'à bout si n'y eut-il jamais remède de lui changer son propos” (p. 221).

Il est à souligner qu'elle apprend cette fâcheuse nouvelle, lorsqu'elle est emprisonnée par son père qui voulait la forcer à abandonner son mari. Encore une fois, Marguerite fait voir que la femme peut s'élever au-dessus de ses sentiments bas et ordinaires, tels que l'envie de revanche et la jalousie sexuelle. Il s'avère que Rolandine ne déteste pas son mari et ne cherche pas à se venger, mais qu'elle l'aime encore davantage. „Car ainsi que l'amour diminuait de côté de lui, ainsi augmentait du sien” (p. 221). Il n'est pas difficile de découvrir qu'une telle attitude ne peut avoir d'autre source que l'*Évangile*. Fidèle à la morale chrétienne, Rolandine montre dans cette dernière tentation „l'amour qu'elle avait et sa très grande vertu” (p. 221).

L'apologie de la grandeur de l'âme de la femme chrétienne atteint ici son apogée.

Modifié à l'occasion, le thème de la jeune fille trop rigoureuse pour son bien-aimé:

Dans le lyrisme médiéval l'amant découragé par la rigueur de la dame en cherche une autre, plus accueillante, et la fille délaissée regrette son obstination:

Lasse, por quoi refusai
Celui qui tant m'aimée¹⁰.

Poline et Rolandine ne sont pas moins sévères. L'ami de la première, avant d'aller au couvent, lui demande un baiser fraternel. „La pauvre Poline, qui toujours lui était assez rigoureuse, connaissant l'extrémité de sa douleur et

¹⁰ *Chanson de femme*, citée d'après Jeanroy, *Les origines de la poésie lyrique en France au Moyen Age*, Paris 1965, p. 499.

l'honnêteté de sa requête [...], va lui jeter les bras au cou" (p. 189). Ce n'est donc qu'au moment de la séparation qu'elle consent à cette caresse innocente. Rolandine – on l'a déjà dit – se montre encore plus rigoureuse – n'a-t-elle pas demandé à son mari de ne pas consommer le mariage?

Cependant elles ne sont pas délaissées à cause de leur rigueur. L'ami de Poline se fait moine parce que leur mariage a été empêché par une tierce personne; l'époux de Rolandine consent à vivre dans le célibat „et jamais depuis n'y eut entre eux plus grande privauté que le baiser" (p. 210), et „ce peu de contentement donna grande satisfaction au coeur de ces deux parfaits amants" (p. 210).

S'il y a pourtant dans l'*Heptaméron* une délaissée, c'est pour servir d'exemple du châtement que mérite la cruauté déraisonnable et pour faire ressortir les buts moraux de Marguerite.

Dans la XXIV^e n. une Reine ordonne au chevalier qui lui a déclaré son amour de se retirer pour sept ans au couvent pour qu'il prouve ainsi sa constance. Sept ans passés, le chevalier lui fait savoir qu'il ne l'aime plus; la retraite dans le monastère lui a permis de voir la cruauté de celle qu'il a aimée, et la cruauté est incompatible avec la vertu. De l'amour humain qui déçoit il s'est tourné vers Dieu qui est „l'Amour véritable".

Encore une fois, comme dans la XIX^e n., la décision de choisir l'état monacal n'est ni fuite, ni recherche de la consolation, ni revanche, mais le choix de „la meilleure part".

* * *

Les modifications que Marguerite a apportées au thème traditionnel découlent d'un véritable renversement des valeurs par rapport au modèle médiéval. Tandis que dans le lyrisme médiéval la physiologie est la source de l'amour et la satisfaction charnelle en est le but, les héroïnes de l'*Heptaméron* visent à la vertu, non au bonheur, ou plutôt elles tendent à concilier la vertu et le bonheur dans le mariage.

A la différence du lyrisme médiéval, c'est le spirituel, et non le charnel, qui est au centre; l'amour naît de l'admiration pour la vertu, c'est elle qui influence le comportement humain, et le souci de l'honneur est plus fort que l'envie d'être heureux.

Dans le lyrisme médiéval, le mariage apparaît comme une institution contraire à l'amour et qui empêche la satisfaction des besoins biologiques, il est donc tout à fait normal qu'une jeune fille ou une femme puisse se révolter contre ses parents ou son mari. L'amour entre l'homme et la femme est un fait naturel, le mariage est perçu comme une institution sociale, les deux réalités étant par définition contraires l'une à l'autre. Reste Dieu, que l'on place du côté de la nature. Tout ce qui est conforme aux lois de celle-ci s'accorde

automatiquement aux commandements divins. En fin de compte, c'est la nature qui est l'autorité suprême¹¹.

Marguerite de Navarre envisage l'amour et le mariage dans un cadre différent; dans l'*Heptaméron*, comme on l'a vu, la morale issue de la religion chrétienne doit être le point de repère dans les conflits conjugaux.

Même si le mariage est incompatible avec les lois de la nature, (VII^e et XIII^e nn.), il n'est pas permis de chercher la satisfaction biologique au détriment de la morale, et c'est dans la religion que la femme doit chercher la force pour rester vertueuse.

Aussi, est-ce d'après les principes de la religion qu'il faut juger les époux, et non d'après l'opinion commune. Même si celle-ci considère l'infidélité de la femme comme plus grave que celle de l'homme, toujours est-il que du point de vue de la morale chrétienne les deux époux sont obligés à la fidélité, et le péché d'adultère est aussi grave pour l'un que pour l'autre (XV^e n.).

Les commandements de la religion s'opposent aussi aux lois mondaines. Poline aime un homme vertueux bien qu'il soit pauvre, Rolandine choisit pour son mari un homme vertueux bien que la coutume mondaine veuille qu'on choisisse pour mari celui qui est riche, et pour amant celui qui est beau. La seule chose qui importe pour Poline et Rolandine, c'est la vertu de leur bien-aimé. Et puisqu'elles sont persuadées que leur amour n'offense ni Dieu, ni l'honneur, elles supportent avec courage et dignité toutes les contrariétés de leur destin.

La morale doit aussi déterminer les réactions psychiques toutes justes qu'elles soient. Même si l'infidélité d'une épouse délaissée était justifiable du point de vue de la psychologie (XV^e n.), l'obéissance aux commandements de Dieu exclut la revanche et impose un comportement plein de charité (XXXVII^e et XXXVIII^e nn.).

Il en résulte que le cadre où Marguerite situe le problème du mariage et de l'amour est un cadre spirituel et moral qui, finalement s'oppose au cadre naturel. A la différence du lyrisme médiéval, dans l'*Heptaméron* l'amour et le mariage ne sont pas situés dans le cadre de la nature, mais dans celui de la culture – et précisément, de la religion; le mariage n'est plus une institution sociale, mais un sacrement, l'amour entre l'homme et la femme n'est plus l'expression de la pulsion biologique, mais un degré vers l'amour de Dieu; c'est de cela que naît la tension entre le spirituel et le charnel que l'on perçoit chez les héroïnes de l'*Heptaméron* et qui est totalement absente du lyrisme médiéval.

¹¹ K. Kupisz, art. cité, p. 40.

Ayant considéré toutes ces modifications apportées au thème de la mal mariée, on est tenté de chercher à savoir pourquoi Marguerite s'est servie de ce thème et pourquoi elle l'a tellement modifié.

Est-ce seulement parce qu' „il convenait à l'intérêt que Marguerite portait aux problèmes de l'amour et de la vie conjugale et qu'il reflétait fidèlement tous les cas du destin féminin qu'elle observait dans la vie et qu'elle présentait avec un réalisme pénétrant?" Autrement dit, est-ce qu'elle s'est servie de ce thème parce qu'elle y a vu une convergence avec la réalité, ce qui signifierait qu'elle n'assignait d'autre but à son recueil que d'en faire l'image de la réalité?

Etant donné une certaine invraisemblance psychologique des personnages féminins dont le comportement ne s'explique que dans le contexte de l'enseignement chrétien, une réponse affirmative, bien qu'elle ne soit pas fautive, ne nous paraît pas suffisante.

La formation d'un être humain fondée sur un programme précis était la principale préoccupation de la première génération des humanistes. Conformément à l'esprit de l'époque, on considérait que la méthode la plus efficace d'éducation consistait à proposer un modèle à suivre.

D'autre part, si la tendance moralisatrice avait été la seule cause de l'invraisemblance psychologique de certains personnages, le pouvoir éducatif de l'oeuvre en aurait été affaibli: il est maladroit de proposer des modèles trop éloignés de la réalité. Si pourtant dans l'*Heptaméron*, la tendance pédagogique de l'oeuvre ne semble pas en avoir souffert, c'est que le système de valeurs qui constitue son programme d'éducation est issu de l'*Évangile*. „Qui se croit sage est fou devant Dieu" (XXXVIII^e n.) – dit Géburon; il fait comprendre que la logique de l'Évangile est différente de celle du monde temporel, et que ceux qui suivront les commandements de Dieu seront fous devant la foule.

Dans l'enseignement et le comportement du Christ n'y a-t-il pas des moments qui dépassent le bon sens temporel? Saint Paul ne parle-t-il pas de la folie de la croix?

Chaire de Philologie Romane
Université de Łódź

Krystyna Antkowiak

SPÓR NATURY Z KULTURĄ W HEPTAMERONIE

Autorka porównuje motyw *mal mariée* w jego oryginalnej, średniowiecznej postaci z modyfikacją, jakiej uległ w *Heptameronie*. Autorka zauważa, że nauka moralna płynąca z liryzmu średniowiecznego głosi, że miłość zgodna z prawami natury jest zgodna również z moralnością.

Dlatego u bohaterek średniowiecznych nie ma rozdarcia między pierwiastkiem duchowym a biologicznym. Natomiast napięcie to, a raczej rozdarcie między biologiczną i psychologiczną potrzebą miłości i akceptacji a nakazami moralności wynikającej z religii chrześcijańskiej jest wyraźne u bohaterek *Heptameronu*.

Wszystkie różnice w postępowaniu bohaterek średniowiecznych i bohaterek nowel z XVI w. wynikają z dwu różnych systemów wartości. O ile w liryce średniowiecznej biologia jest źródłem miłości, a zaspokojenie fizyczne jej celem, o tyle w *Heptameronie* najwyższą wartością jest cnota, a nie szczęście – lub raczej pogodzenie szczęścia i cnoty. W liryce średniowiecznej miłość sytuuje się w sferze natury, natomiast w *Heptameronie* zarówno małżeństwo, jak i miłość sytuują się w sferze kultury, a dokładnie w sferze *sacrum*.